

→ La grammaire générale des Modistes aux Idéologues, présentée par A. JOLY et J. STEFANINI, Lille, Publications de l'Université de Lille III (Centre interdisciplinaire de recherches en linguistique), 1977, X + 255 p.

La linguistique des Lumières fait actuellement l'objet d'une investigation intense, menée par de nombreux chercheurs sous les angles les plus divers. L'on peut affirmer, sans grande exagération, que cette curiosité accrue, tout en participant d'un courant d'idées très général, ne s'est pleinement révélée qu'après la perution du livre controversé de Chomsky, Cartesian Linguistics. Les spécialistes heurtés par les interprétations parfois aventureuses du maître américain, ont réussi à démontrer que la longue période allant de Port-Royal à Humboldt n'a pas enfermé les sciences du langage dans un "paradigme" qui resterait isolé, en raison de son homogénéité même, des spéculations antérieures et postérieures. Il est apparu, tout d'abord, que le XVIII^e siècle se caractérise, ici comme ailleurs, par le conflit entre rationalisme et sensualisme, et que la prédominance de la seconde doctrine a favorisé l'irruption de préoccupations génétiques, puis historiques, inconnues des authentiques "cartésiens". Par voie de conséquence, les fondateurs du comparatisme ont été replacés dans la lignée de cette "grammaire philosophique" naguère tant décriée. De manière similaire, Arnauld et Lancelot se sont vu découvrir des prédécesseurs aujourd'hui illustres, comme Sanctius, qui les rattachent malgré les tribulations de l'histoire, aux théoriciens Modistes du Moyen-Age.

Le présent volume consacre, par son seul titre, l'extension que l'on attribue désormais au terme de "grammaire générale". En outre, les éditeurs entendent nous livrer un ouvrage qui soit, dans cette optique, à la fois un outil de travail et un objet de réflexion. La première finalité est surtout remplie par deux contributions dues respectivement à L.G. Kelly ("La grammaire à la fin du Moyen-Age et les universaux. Essai de bibliographie", pp. 1-10) et Ch. Porset ("Grammatista Philosophans. Les sciences du langage de Port-Royal aux Idéologues (1660-1818), Bibliographie", pp. 11-95). Les autres travaux contiennent non seulement des éléments de stricte information mais aussi de nombreuses vues originales, voire polémiques, sur les différents thèmes envisagés.

Nous ne discuterons pas les articles de J. Stefanini ("De la grammaire aristotélicienne", pp. 97-106) et L.G. Kelly ("La physique d'Aristote et la phrase simple dans les ouvrages de grammaire spéculative", pp. 107-124), où se trouve dégagée l'influence considérable qu'exerça Aristote sur la grammaire générale depuis l'époque médiévale jusqu'aux Lumières. Nous nous bornerons également à souligner l'importance des pages dans lesquelles H. Aareleff établit une filiation indiscutable entre la "philosophie" française et la pensée linguistique de Humboldt ("Guillaume de Humboldt et la pensée linguistique des Idéologues", pp. 217-241). Restent alors cinq contributions que nous voudrions commenter un peu plus longuement.

Le texte de D. Droixhe ("Sentiment du phonème et omission des voyelles nasales chez Port-Royal", pp. 157-164) traite d'une question légèrement étrangère à la problématique du volume.

L'auteur se demande pourquoi Arnauld et Lancelot passent entièrement sous silence les voyelles nasales, alors qu'ils font preuve, par ailleurs d'une "attention critique bien armée (...) contre la confusion entre plan graphique et plan phonique". L'explication serait que ces nasales, prononcées jusqu'au XVII^e siècle avec un "appendice consonantique", apparaissaient encore, dans le "sentiment phonologique" de Port-Royal, comme la réalisation phonétique d'une suite / voyelle + consonne nasale /... D. Droixhe étaye son hypothèse de plusieurs arguments empruntés à l'histoire du français, mais il se heurte, croyons-nous, à un témoignage dont l'existence a été signalée par R. Donzé (1967, note 33) et L. Verga (1970, pp. 65-66). Nous voulons parler de la lettre, datée de 1655, où Jacqueline Pascal fait allusion à la méthode de lecture qui sera exposée plus tard dans le chapitre I.6 de la GGR (Pascal, Oeuvres, éd. J. Chevalier, coll. "La Pléiade" pp. 1454-1455). La méthode, vraisemblablement imaginée par Pascal, conduit les enfants à associer la prononciation "Jésuse" à la graphie Jésus, "sinon qu'on leur apprenne qu'il ne faut prononcer l'e à la fin que lorsqu'il y est effectivement". "Mais, ajoute Jacqueline, je ne vois pas comment leur apprendre à prononcer les consonnes qui suivent les voyelles, par exemple, en, car ils diront ene, au lieu de prononcer an, comme veut souvent le français. De même pour on, ils diront one, et même en leur faisant manger l'a, ils ne le diront de bon accent si on ne leur apprend à part la prononciation de l'o avec l'n". A notre avis, ce document prouve deux choses : d'abord, par la mise en parallèle de Jésus et en, an, on, que "l'appendice consonantique" des nasales, même s'il était encore présent phonétiquement n'appartenait plus à la conscience linguistique d'un sujet vivant dans le cercle de Port-Royal; ensuite, que l'influence de l'écriture demeurait assez puissante pour ramener la nasalité à "la prononciation avec l'n".

Nous discuterons conjointement les articles de G. Clerico ("F. Sanctius : histoire d'une réhabilitation, pp. 125-143), J.-Cl. Chevalier ("GC de Port-Royal et tradition grecque", pp. 145-156), A. Joly ("La linguistique cartésienne : une erreur mémorable", pp. 165-199) et U. Ricken ("L'ordre naturel du français. Naissance d'une théorie", pp. 201-216). Les quatre contributions traitent en effet, directement ou indirectement, de la linguistique rationaliste représentée par la GGR de Port-Royal.

G. Clerico rend justice à Sanctius en montrant, notamment, que le polygraphe espagnol s'efforçait déjà, avant Port-Royal et Beauzée de contraindre le recours à l'ellipse (pp. 134-136). Elle remarque également le rôle des mots negotium et negotium qui, à notre sens, se rapprochent plutôt des variables logiques que "d'une simple notation chiffrée" (p. 143, cf. notre texte "Deux approches convergentes des propositions relatives : Port-Royal et Z.S. Harris", à paraître). J.-Cl. Chevalier et A. Joly défendent, au sujet de la GGR, des vues qui se révèlent parfois diamétralement opposées. Ainsi le premier insiste sur "la nouveauté de Port-Royal" (p. 146), tandis que le second affirme qu'il n'y a "pas de rupture entre Arnauld et Lancelot et leurs prédécesseurs de la Renaissance et du Moyen-Age, pour ne pas parler d'Aristote" (pp. 165-166). Nous serions tenté de donner raison à Chevalier pour ce qui concerne les parties du discours; il nous semble, en particulier, que le XVIII^e siècle n'a pas compris, sur ce point, la leçon de la GGR (p. 183). Par contre, nous pensons, à la différence de Chevalier, que la démarche de Port-Royal reste "formelle" tout en s'appliquant, par l'entremise d'une traduction implicite, à la fois aux langues naturelles et à un langage arti-

ficiel seulement ébauché (cf. notre article "Les parties du discours dans la GGR" in De Vriendt (S.) et Peeters (C.), éds., Linguistique en Belgique, Bruxelles, 1977, pp. 25-37). Le même type d'explication peut éclairer le problème traité par U. Ricken, de telle sorte que "l'ordre naturel" caractérise une "construction" universelle, indûment confondue, par le biais éventuel du nationalisme, avec un idiome spécifique comme le français.

Dans son désir légitime de fustiger Chomsky, A. Joly nous semble amené à quelques exagérations. On peut, par exemple, nier le "matérialisme" de Descartes (p. 192) sans oublier le rôle déterminant, et positif, de sa philosophie dualiste (cf. U. Ricken, p. 213). D'autre part, il est certainement injuste d'affirmer que Lancelot et Arnauld ont abandonné la définition aristotélicienne du verbe par pure ignorance de "la distinction précieuse (...) entre la significatio et la consignificatio" (p. 188). Non seulement les deux auteurs connaissent et utilisent ladite distinction (cf. Stéfanini, p. 102) mais ils ne commettent, dans leur interprétation du $\mu\epsilon\rho\acute{o}$ $\epsilon\rho\mu\eta\nu\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma$ qu'une erreur dont Joly lui-même se rend coupable (cf. notre article de 1977, p. 34). Nous n'accordons pas non plus beaucoup de poids au passage du Plan d'une université où Diderot écrit que la GGR "n'est qu'un essai superficiel" (p. 189). D'abord, les jugements émis vis-à-vis de Beauzée, de Girard, ou de la méthode interlinéaire du compagnon Du Marsais sont tout aussi défavorables.

En outre, le contexte indique bien que, pour Diderot, la GGR constitue une illustration encore imparfaite de la "grammaire générale" qu'il continue à considérer comme une entreprise scientifique valable (cf. AT, III, p. 465-471). Signalons enfin que Joly devrait démontrer l'existence d'un "courant grammatical (c'est nous qui soulignons) ... issu des philosophies de Locke et de Condillac" (p. 189), et qu'après les travaux de H. Aarsleff, il n'est guère permis d'évoquer, sans autre détail, "la grammaire générale des dix-septième et dix-huitième siècles, méprisée par Saussure" (p. 165).

Marc DOMINICY
Chargé de recherches du
F.N.R.S. - V.U.B.